



« We are your linguistic nightmare »

Enjeux politiques du langage bâtard et du métissage dans les *autohistorias-teorías* de Gloria Anzaldúa

Camille Back, CREC, LIRA, ED 122, ED 267, Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3

Résumé : Les *autohistorias-teorías* de la féministe *queer* chicana Gloria Anzaldúa, et *Borderlands/La Frontera* en particulier, sont écrites dans une langue consciemment métissée, entrelacement d'anglais nord-américain et d'espagnol *chicano*. À travers le *code-switching* – défi esthétique et politique – il s'agit tout d'abord pour Anzaldúa de témoigner le rôle de la langue comme marqueur d'une identité culturelle, à la fois facteur d'identification et symbole d'appartenance. Bien loin de faire référence à une langue originaire, elle cherche au contraire à rendre toute sa légitimité à ce langage bâtard, *el lenguaje de la frontera*, où, à la jonction des cultures, les langues sont revitalisées. Mais le métissage caractéristique de *Borderlands/La Frontera*, qui touche aussi bien à la langue qu'aux genres littéraires, constitue également un outil nécessaire à l'élaboration de ses théories : la subversion des attentes qu'engendrent ces différents métissages lui permet en effet de contester un mode d'existence dominant, un cadre de référence blanc, et d'instaurer de nouvelles façons de percevoir le monde. Autour du *code-switching* s'articule alors une poétique et une politique de la traversée et du passage, indissociables de l'émergence de la nouvelle conscience *mestiza* qu'Anzaldúa évoque dans *Borderlands/La Frontera* et des concepts qu'elle définit.

Abstract: The *autohistorias-teorías* of the *chicana* queer feminist Gloria Anzaldúa, and especially *Borderlands/La Frontera*, are written in a consciously mixed language, interlacing North American English and *Chicano* Spanish. Through the switching of codes – both an aesthetic and a political challenge – Anzaldúa is primarily concerned with attesting to a linguistic reality and exploring the role of language as a marker of cultural identity, as a factor of identification and a symbol of belonging. Far from making any reference to some original language, she seeks to restore all the legitimacy of this bastard language, *el lenguaje de la frontera*, where, at the junction of cultures, languages are revitalized. But *Borderlands/La Frontera's* distinctive hybridization, both in terms of language and literary genres, is also a necessary tool for the elaboration of her theories: the subversion of the expectations generated by these various hybridizations allows her to challenge a dominant mode of existence, a white frame of reference, and to introduce new ways of perceiving the world. Around the *code-switching* is then structured a poetic and a policy of crossing and passage, inseparable from the emergence of the new *mestiza* consciousness Anzaldúa evokes in *Borderlands/La Frontera* and the concepts she defines.

Mots-clés : Gloria Anzaldúa, code-switching, métissage, borderlands, nouvelle conscience *mestiza*

Keywords: Gloria Anzaldúa, code-switching, hybridization, borderlands, new *mestiza* consciousness

Engagée dans l'élaboration des théories *chicanas*¹, *queer* et féministes postcoloniales, Gloria Anzaldúa (1942-2004) a contribué à travers ses essais et poèmes à introduire la pensée du métissage aux États-Unis. Ses *autohistorias-teorías* – concept qui lui sert à désigner un nouveau genre narratif dissolvant les frontières entre récit personnel, conte, poésie et théorie – sont écrites dans une langue consciemment épissée, chimère d'anglais nord-américain et d'espagnol *chicano*. Langage bâtard, selon ses propres termes :

Deslenguadas. Somos los del español deficiente. Nous sommes votre cauchemar linguistique, votre aberration linguistique, votre métissage linguistique, le sujet de votre *burla*. Parce que nous parlons avec des langues de feu, nous sommes crucifié.e.s culturellement. Racialement, culturellement et linguistiquement *somos huérfanos* – nous parlons une langue orpheline².

Malgré la fréquence de ce phénomène aux États-Unis, les attitudes négatives envers le *code-switching* sont en effet nombreuses : associé principalement à la façon de parler de groupes minoritaires impopulaires³, il est considéré comme une déficience linguistique qui révélerait un manque de maîtrise du locuteur l'obligeant à changer de langue dès que son répertoire s'épuiserait dans l'une ou l'autre⁴. Bien loin de faire référence à une langue originaire, Anzaldúa cherche au contraire à rendre toute sa légitimité à cet hybride linguistique. Langage métisse et grammaire de la subversion vont alors de pair. « *Oye como ladra*⁵ », « Entendez-la aboyer » : dans *Borderlands/La Frontera*, Anzaldúa fait résonner cet espagnol déficient et mutilé qui a embrassé la langue de l'opprimeur, un langage considéré comme déviant de chaque côté de la frontière. Si par la réappropriation et la recontextualisation de ces énoncés stigmatisants⁶, Anzaldúa entreprend d'abord de retrouver une capacité d'agir en faisant de sa langue un signe de non-acculturation et de résistance aux politiques assimilationnistes⁷, il s'agit également, à travers ce langage bâtard et les recompositions qu'il permet, de retrouver une capacité narrative pour rendre compte de soi.

Le métissage qui sera au cœur de cet article est donc avant tout celui qui a trait au *code-switching*, c'est-à-dire à l'alternance entre deux ou plusieurs langues dans un même discours, lors de situations discursives inchangées ou au sein d'une même phrase. Une grande partie de l'abondante littérature concernant le *code-switching* s'est concentrée sur les fonctions sociales et pragmatiques de l'alternance codique et s'est majoritairement développée dans les champs de la linguistique (socio-linguistique, ethno-linguistique, psycho-linguistique) ou de l'éducation, bien que de nombreuses analyses discutent également de l'importance de cette pratique dans la littérature, notamment *chicana*. Mais si le *code-switching* est une pratique très courante dans la poésie, le théâtre et la fiction *chicana*, elle l'est beaucoup moins dans les essais théoriques où ses usages et ses enjeux sont peu commentés.

Cet article se concentrera donc sur *Borderlands/La Frontera. The New Mestiza* (1987), *autohistoria-teoría* salué comme l'ouvrage majeur d'Anzaldúa, à la fois essai théorique et recueil de poèmes, tous deux marqués par le *code-switching*. Dans *Borderlands/La Frontera*, le métissage entre différents genres littéraires vient donc faire écho à ce premier métissage formel. Anzaldúa consacre d'ailleurs tout un chapitre à la question de la langue : « How to tame a wild tongue »

discute et théorise son recours au *code-switching* de manière explicite. Si les critiques conviennent que le *code-switching* lorsqu'il intervient en littérature est un choix artistique doté de ramifications politiques, il s'agira de saisir quels en sont les enjeux dans le cas particulier de *Borderlands/La Frontera*. Dans quelle mesure le métissage de ces deux langues que sont l'anglais nord-américain et l'espagnol *chicano*, incluant des mots de Nahuatl – la langue indigène la plus parlée au Mexique – constitue-t-il pour Anzaldúa un défi esthétique et politique ? De quelle façon ses théories sont-elles liées à la langue et à la forme métissées qu'elle défend et quels nouveaux agencements ce langage bâtard rend-il possible ?

Ce que nous montre une brève analyse des usages et des modalités du *code-switching* dans *Borderlands/La Frontera* c'est qu'Anzaldúa y a recours en premier lieu afin de témoigner d'une réalité linguistique et d'explorer le rôle de la langue comme marqueur d'une identité culturelle, à la fois facteur d'identification et symbole d'appartenance. Toutefois, le métissage, qui touche aussi bien à la langue qu'aux genres littéraires, constitue également un outil indispensable à l'élaboration de ses théories : la subversion des attentes qu'il engendre permet ainsi à Anzaldúa de contester un mode d'existence dominant, un cadre de référence blanc, et d'instaurer de nouvelles façons de percevoir le monde. En effet, autour du *code-switching* s'articule une poétique et une politique de la traversée et du passage indissociables de l'émergence de la nouvelle conscience *mestiza* qu'Anzaldúa évoque dans *Borderlands/La Frontera* et des concepts qu'elle définit.

El lenguaje de la frontera, jusqu'à ce que ma langue soit légitime

Borderlands/La Frontera est marqué par le *code-switching* aussi bien « intersententiel » (l'alternance a lieu entre deux phrases distinctes) qu'« intrasententiel » (l'alternance a lieu au milieu d'une phrase)⁸. Bien que le *code-switching* soit une pratique constante tout au long de l'autohistoria-teoría, tant dans les essais que dans les poèmes, il apparaît en particulier de manière systématique comme une caractéristique du discours oral des différents personnages qui y sont convoqués, que celui-ci soit transmis au discours direct ou indirect, et imprègne également la voix narratrice d'Anzaldúa :

« La sécheresse a frappé le sud du Texas », me dit ma mère. « *La tierra se puso bien seca y los animales comenzaron a morir de se'. Mi papá se murió de un crise cardíaca, dejando a mamá enceinte y con ocho huercos*, avec huit gamins et un en route. *Yo fui la mayor, tenía diez años*. L'année suivante, la sécheresse a continué et *el ganado* a attrapé la fièvre aphteuse. *Se cayeron en nombre en las pastas* y la brousse, leurs *panzas blancas* gonflées vers le ciel. *El siguiente año* toujours pas de pluie. *Mi pobre madre viuda* perdit les deux tiers de son ganado. *Un avocat gabacho* rusé lui a repris le terrain, *mamá* n'avait pas payé ses impôts. *No hablaba inglés*, elle ne savait pas comment demander plus de temps pour réunir l'argent. » La mère de mon père, Mama Locha, a elle aussi perdu son *terreno*⁹.

Anzaldúa est née au Texas, près de la frontière du Mexique, et a passé les premières années de sa vie à Jesús María, dans un établissement de ranchs de la vallée du Río Grande. Les passages qui sont le plus fortement marqués par l'alternance codique semblent donc directement porter sur des épisodes géographiquement et affectivement liés au *Southwest* et à la communauté chicana dont fait partie Anzaldúa :

Dans les champs, *la migra*. Ma tante qui dit: « *No corran*, ne courez pas. Ils vont penser que vous venez *del otro lao* ». Dans la confusion, Pedro a couru, terrifié à l'idée d'être attrapé. Il ne pouvait pas parler anglais, ne pouvait pas leur dire que sa famille était américaine depuis cinq générations. *Sin papeles* – il n'a pas pris son certificat de naissance pour aller travailler dans les champs. *La migra* l'a emmené sous nos yeux. *Se lo llevaron*¹⁰.

Si Anzaldúa privilégie l'alternance codique lorsqu'il s'agit de transmettre des épisodes intimement liés au contexte particulier du *Southwest*, et notamment du Sud du Texas où sa famille s'est établie bien avant l'annexion du Texas par les États-Unis en 1845, c'est parce qu'elle cherche tout d'abord à témoigner de la réalité linguistique des membres de la communauté à laquelle elle appartient, où le *code-switching* est la norme dans les échanges quotidiens. Comme le souligne Lourdes Torres :

Aux États-Unis, la présence de communautés latino/a, plus ou moins importantes, le nombre croissant d'immigrants latino/a ainsi que la frontière mexicaine-américaine implique que le *code-switching* en littérature n'est pas simplement métaphorique mais représente une réalité dans laquelle des segments entiers de la population vivent entre les cultures et les langues ; la langue littéraire actualise le discours de la frontière et des communautés bilingues et biculturelles¹¹.

Loin de simplement capturer cette réalité pour la documenter, Anzaldúa fait de cet hybride linguistique une langue à part entière¹², un nouveau langage, *el lenguaje de la frontera*, qu'elle revendique comme sienne dès la préface :

La commutation de « codes » dans ce livre, de l'anglais vers l'espagnol castillan vers le dialecte nord-mexicain vers le tex-mex vers un soupçon de *nahuatl* vers un mélange de tous ces éléments, reflète ma langue, une nouvelle langue – la langue de la frontière. Ici, à la jonction des cultures, les langues se pollinisent l'une l'autre et sont revitalisées [...] ¹³.

La langue apparaît donc comme un marqueur essentiel de l'identité (pluri-) culturelle *chicana*, aussi bien communautaire qu'individuelle, comme un facteur d'identification et un symbole d'appartenance, revendiqué par les membres de la communauté eux-mêmes : « L'identité ethnique est viscéralement liée à l'identité linguistique – Je suis ma langue. »¹⁴ L'ascendance et la culture mexicaines d'Anzaldúa, qui résultent elles-mêmes d'un métissage forcé entre des populations indigènes, espagnoles et africaines engendré par la colonisation européenne, se heurtent en effet constamment à la culture anglo-américaine dominante, produisant une subjectivité particulière dont la langue se fait l'expression :

Je suis née et je vis dans cet espace d'entre-deux, *nepantla*, la frontière. Il y a d'autres races qui coulent dans mes veines, d'autres cultures dans lesquelles et hors desquelles vit mon corps, et un homme blanc qui chuchote constamment dans mon crâne¹⁵.

L'alternance codique imprègne alors les différents régimes du discours écrit, auto-narratif¹⁶ et théorique, d'Anzaldúa. Faire le choix d'utiliser à l'écrit *el lenguaje de la frontera*, qui repose sur le *code-switching*, comme la langue dans laquelle sont rédigés ses travaux théoriques, place ce langage bâtard au cœur d'une entreprise de légitimation dont les enjeux sont politiques :

Actuellement, cette langue naissante, cette langue bâtarde, l'espagnol chicano, n'est approuvée par aucune société. Mais nous, les chicanos, nous ne pensons plus qu'il nous faut demander la permission d'entrer, qu'il nous faut toujours faire le premier pas – traduire pour les anglos¹⁷, les mexicains et les latinos, des excuses s'échappant de nos bouches à chacun de nos pas. Aujourd'hui, nous demandons à être rejoint.e.s à mi-chemin. Ce livre est notre invitation pour vous – de la part des nouvelles *mestizas*¹⁸.

L'invitation lancée par les nouvelles *mestizas* au lecteur, aussi bien hispanophone qu'anglophone, qu'il les rejoigne à mi-chemin, nous engage à considérer la question du *code-switching* en lien avec l'élaboration même des théories d'Anzaldúa ainsi que l'effet escompté des *autohistorias-teorías*.

« The master's tools will never dismantle the master's house¹⁹ » : métissage et méthodologie de résistance

Les *autohistorias-teorías*, « actes d'écriture de soi, d'encodage de son expérience personnelle en même temps que de l'histoire de [son] peuple²⁰ », constituent une « forme de résistance politique nécessaire à la survie de soi et de sa culture²¹ » ainsi qu'une nouvelle méthode de théorisation dont Anzaldúa réaffirme la nécessité dans l'introduction de l'anthologie *Making Faces, Making Soul / Haciendo Caras: Creative and Critical Perspectives by Women of Color* (1990) :

Necesitamos teorías qui réécriront l'histoire en utilisant la race, la classe, le genre et l'appartenance ethnique en tant que catégories d'analyse, des théories qui traversent les frontières, qui brouillent les frontières – de nouvelles théories avec de nouvelles méthodes de théorisation²².

Le nouveau genre de théories qu'Anzaldúa élabore et appelle de ses vœux, des théories intersectionnelles qui traversent et brouillent les frontières, demande de nouvelles méthodes de théorisation auxquelles répond le métissage linguistique et de genre qui caractérise et définit l'*autohistoria-teoría*, cette « forme hybride qui transgresse les lois du genre en mélangeant la poésie, la fiction, la théorie ainsi que d'autres genres²³ ». Des récits métisses qui sont des « theories in the flesh²⁴ » – théories dans la chair ou théories incarnées –, selon l'expression de Cherríe Moraga, c'est-à-dire des théories dans lesquelles les réalités physiques de la vie de leurs auteur.e.s (leur couleur de peau, le lieu où ils ou elles ont grandi, leurs désirs sexuels...) fusionnent pour créer une politique née par nécessité. La bâtardise linguistique, bien loin de simplement actualiser à l'écrit la langue de la frontière, devient alors un outil tout aussi indispensable à l'élaboration de ces théories qu'à la légitimation du sujet qui les porte :

Jusqu'à ce que je sois libre d'écrire dans deux langues à la fois et de changer de code sans avoir toujours à traduire, aussi longtemps que je devrais encore choisir de parler anglais ou espagnol quand je préférerais parler *spanglish* et tant que je devrais m'adapter aux anglophones plutôt que ce soient eux qui s'adaptent à moi, ma langue sera illégitime²⁵.

La subversion des attentes et des rapports de pouvoirs asymétriques qu'engendre le *code-switching* lui permet ainsi de mettre en lumière le privilège non reconnu des populations anglophones monolingues, qui rencontrent rarement des textes qui ne soient pas orientés vers leur propre expérience linguistique. Prenant presque au pied de la lettre la sentence d'Audre Lorde – « jamais les outils du maître ne démantèleront la maison du maître²⁶ » – Anzaldúa se sert de cette langue et de cette forme métissée comme d'un nouvel outil pour contester un mode d'existence dominant, un cadre de référence blanc. Elle élabore ainsi un texte s'adressant simultanément à différents auditoires sans en exclure aucun, comme en témoignent les remerciements qu'elle adresse en préambule de *Borderlands/La Frontera* :

À toi qui a marché avec moi le long de mon chemin et qui a tendu la main quand j'ai trébuché ;
à toi qui m'a effleurée en me dépassant à un carrefour pour ne plus jamais me toucher ensuite ;
à toi que je n'ai jamais eu la chance de rencontrer mais qui habite des frontières semblables aux miennes ;
à toi pour qui la frontière est un territoire inconnu [...] ²⁷.

Comme elle le précise dans un essai inédit, *Ethnic Autohistorias-teorías. Writing the History of the Subject* (1989), écrire des autohistorias-teorías consiste justement à prendre part à des espaces et à des temporalités distinctes, certaines appartenant à la culture dominante et d'autres à des cultures minoritaires. L'*autohistoria-teoría* est donc un « espace mobile²⁸ » sans cesse repoussé hors de la littérature dominante bien qu'elle la recoupe en partie afin de pouvoir se déplacer d'un espace à l'autre. La bâtardise linguistique, tout comme celle ayant trait au genre de ses écrits, lui permet précisément de se maintenir dans cette position ambiguë et subversive sans se laisser contenir par aucun des cadres préexistants.

Méthodologie de résistance aux modes d'être dominants, le métissage est également ce qui permet à Anzaldúa d'instaurer de nouvelles façons de percevoir le monde. Les *autohistorias-teorías* sont à envisager comme des écrits performatifs qui, par le seul fait de leur énonciation, déplacent nos paradigmes, changent nos perspectives et nos perceptions, altèrent nos visions. Des théories qui s'actualisent, ou cherchent à s'actualiser, par la force de leur énonciation : « En envoyant nos voix, nos images et nos visions vers l'extérieur, dans le monde, nous transformons les murs en une structure pour de nouvelles fenêtres et de nouvelles portes.²⁹ » Mais si « la théorie produit des effets qui changent les personnes et leur façon de percevoir le monde³⁰ », ces effets – la performativité de l'*autohistoria-teoría* à altérer nos perceptions – sont indissociables de la texture même de ces écrits et de leur composition métissée puisque l'*autohistoria-teoría* nous amène à faire l'expérience de certains franchissements de frontières (frontières des langues et des genres littéraires, notamment), immédiatement sensibles dans le corps du texte et métaphoriques de bien d'autres. La pensée du métissage qu'Anzaldúa cherche à introduire avec *Borderlands/La Frontera* ne peut l'être qu'à travers une forme et une langue elles-mêmes bâtardes, susceptibles d'ouvrir de nouveaux espaces de langage où créer de nouvelles possibilités narratives et théoriques, de nouvelles reformulations de soi et du monde, où réinterpréter et réécrire l'histoire, où instaurer de nouveaux cadres de références pour penser le futur et transformer le présent. Recompositions qu'illustrent déjà les termes d'*autohistoria-teoría* ou *autohistoria-teoría*, néologismes forgés par Anzaldúa afin d'identifier et de nommer sa façon « autre » d'écrire qu'elle partage avec de nombreuses femmes de couleur états-uniennes.

The New Mestiza : recompositions linguistiques et émergence d'une nouvelle subjectivité

La pensée du métissage que développe Anzaldúa dans *Borderlands/La Frontera* et qui se trouve spatialisée dans la texture même du langage et des différents régimes narratifs qu'elle emploie est imprégnée d'une poétique et d'une politique de la traversée et du passage, inhérentes à la subjectivité particulière de la frontière et à l'émergence de la nouvelle conscience *mestiza* qu'elle évoque et théorise :

Parce que moi, une *mestiza*,
je sors constamment d'une culture
et entre dans une autre,
parce que je suis dans toutes les cultures en même temps,
alma entre dos mundos, tres, cuatro,
me zumba la cabeza con lo contradictorio.
Estoy norteada por todas las voces que me hablan
*simultáneamente*³¹.

Comme l'explique Anzaldúa, « dans un état de constant népantilisme mental – mot aztèque signifiant “déchirée entre plusieurs voies” – la *mestiza* est un produit du transfert des valeurs culturelles et spirituelles d'un groupe à un autre³² ». Recevant donc des messages multiples et contradictoires, provoqués par le rapprochement de plusieurs cadres de références qui possèdent leur cohérence propre mais sont habituellement incompatibles entre eux, elle se tient à un point de jonction où les phénomènes tendent à entrer en collision. La nouvelle *mestiza* enjambe les cultures et leurs systèmes de valeurs et fait face en développant une tolérance envers le contradictoire et l'ambiguïté qui la dirige nécessairement vers une perspective inclusive et non plus excluante. Avec elle émerge une nouvelle conscience, c'est-à-dire un changement dans la manière de percevoir la réalité, dans la manière de se percevoir et de se comporter, une conscience *mestiza*, qui dissout sans cesse l'aspect unitaire de chaque nouveau paradigme et vise à déraciner la pensée dualiste de la conscience individuelle et collective.

La nouvelle *mestiza* est donc un sujet transfrontalier, immergée dans les différents mondes qu'elle traverse et négocie tous les jours :

La nouvelle *mestiza* est un sujet liminal qui vit aux frontières des cultures, des races, des langues et des genres. Dans cet état d'entre-deux, la *mestiza* peut servir de médiatrice, traduire, négocier et naviguer entre ces différents lieux. En tant que *mestizas*, nous négocions ces mondes tous les jours, en comprenant que le multiculturalisme est une façon de voir et d'interpréter le monde, une méthodologie de résistance³³.

Comme le soulignaient déjà Norma Élia Cantú et Aída Hurtado, dans *Borderlands/La Frontera*, Anzaldúa fait en effet de la frontière entre le Mexique et le Sud des États-Unis la métaphore de tous types de passages – franchissements géopolitiques, mobilités sociales, transgressions sexuelles, ainsi que toutes les traversées nécessaires afin d'exister dans de multiples contextes sociaux et culturels³⁴. C'est ici que sa conception du *queer*, terme par lequel elle se définit dès 1979, dans « La Prieta³⁵ », rejoint celle de la *mestiza*, toutes deux marquées par une même politique de la traversée et du passage :

Être une personne *mestiza queer, una de las otras* (« l'une des autres ») c'est appartenir à et vivre dans de nombreux mondes, dont certains se chevauchent. C'est être immergé.e dans tous ces mondes en même temps tout en passant également de l'un à l'autre. La *mestiza queer* est mobile, toujours en mouvement, une voyageuse, *callejera*, une *cortacalles*. En un clin d'œil, elle se déplace d'un espace, d'un monde, à un autre, chacun de ces mondes étant peuplé de ses habitants propres et distincts, sans se sentir complètement à l'aise dans aucun d'eux, sans se sentir chez elle dans aucun d'eux, mais sans s'y sentir étrangère non plus³⁶.

Dans son ouvrage *Disidentifications: Queers of Color and the Performance of Politics* (1999), où dès l'introduction, il dévoile sa généalogie intellectuelle comme un ensemble d'écrits de chicanas états-uniennes envers lesquelles il se montre redevable, José Esteban Muñoz précise encore la pensée d'Anzaldúa : « Le mot *queer* lui-même, qui tire son origine de l'allemand *quer*, signifie “à travers” ; le concept lui-même ne peut être compris que comme un mode d'identifica-

tion tout autant relationnel qu'oblique.³⁷ » La construction identitaire du sujet *queer* comme celle de la *mestiza* repose sur la désidentification – à la fois technique de survie et stratégie politique – c'est-à-dire leur capacité à reformuler les schémas préexistants et les codes avec lesquels ils ne parviennent pas à s'identifier totalement afin de transformer une logique culturelle et sociale de l'intérieur. Le sujet *queer*, à l'image de la nouvelle *mestiza*, est celui ou celle qui traverse et enjambe les frontières et développe l'habileté et la flexibilité nécessaire pour faire pont, *nepantlera*³⁸ facilitant les passages entre les différents mondes auxquels elle appartient. Tous deux vivent dans le[s] borderland[s], espace-frontière en transition constante et sans limites claires, qui est aussi *nepantla*, terre métaphorique de l'entre-deux dans laquelle les changements peuvent s'opérer :

J'utilise le mot *nepantla* pour théoriser la liminalité et parler de celles et ceux qui facilitent les passages entre les mondes, que j'ai nommés *nepantleras*. J'associe *nepantla* avec des états d'esprit qui permettent de remettre en question les idées et les croyances anciennes, d'acquiescer de nouvelles perspectives, de changer les visions du monde et de se déplacer d'un monde à un autre³⁹.

La perspective d'Anzaldúa nous aide donc à comprendre et à théoriser les expériences d'individus qui sont exposés à de multiples mondes culturels et sociaux, contradictoires bien souvent, et développent la capacité de naviguer entre ces différents espaces et de contester toute conception monolithique de la réalité. La frontière apparaît alors comme une démarcation qui ne serait plus uniquement source de déchirement mais positionnalité⁴⁰ stratégique dont les potentialités mériteraient d'être vécues comme telles, malgré la désorientation et la souffrance psychique qui peuvent en résulter. Car, en effet, comme le rappelle Stuart Hall :

L'hybridité définit les logiques culturelles inégales et combinées qui sous-tendent la manière dont la prétendue modernité occidentale a eu un impact sur ses périphéries, à travers la conquête, la colonisation et la migration forcée [...]. Homi Bhabha nous met en garde : il ne s'agit pas d'une « simple appropriation ou adaptation. Il s'agit d'un processus par lequel les cultures sont contraintes de réviser leurs propres systèmes de références, de normes et de valeurs en s'écartant de leurs règles innées ou habituelles de transformation.⁴¹ »

Développer une conscience *mestiza* permet toutefois au sujet minoritaire, quel qu'il soit, de naviguer entre ces différents contextes, entre les multiples formes d'appartenance et les allégeances complexes constitutives de son identité transfrontalière, tout en maintenant la connaissance de ce que signifie résider dans chacun de ces interstices sociaux et politiques et des possibilités que cela ouvre. C'est donc le nomadisme constitutif de la nouvelle *mestiza* et de sa subjectivité, une « subjectivité nomade⁴² », qui s'exprime dans son rapport au langage. Évoluer entre les codes, passer et repasser les frontières, par nécessité ou pour faire pont, requiert une habileté dont le *code-switching*, en particulier lorsqu'il intervient au sein d'une même phrase, devient l'indicateur sensible⁴³. Mais si celui-ci permet en premier lieu à Anzaldúa de témoigner d'une réalité culturelle et subjective, il nourrit également l'appareil théorique qu'elle développe en lui permettant d'élaborer de nouveaux outils conceptuels et critiques à partir desquels décrire une expérience contemporaine et rendre compte de soi : pour forger ses propres concepts, Anzaldúa se tourne en effet vers des termes indigènes (*nepantla*) et espagnols (*mestiza*) qu'elle cherche à ouvrir à de nouvelles significations en les recontextualisant afin de créer des rapprochements et des connexions entre des réalités a priori distinctes et éloignées. Le *nahuatl* lui permet également d'enraciner la conscience de la nouvelle *mestiza* dans une cosmovision et une spiritualité indigène dont elle retrace et réécrit en partie l'histoire au cours de *Borderlands/*

La Frontera. En introduisant ces concepts (recompositions linguistiques qui sont aussi des métaphores) dans l'espace académique et théorique états-unien, Anzaldúa articule donc les différents espaces dans et entre lesquels elle évolue et commence ainsi, à travers le processus même du *code-switching*, à déstabiliser un mode de pensée dualiste tout en développant une nouvelle sensibilité théorique. Ce n'est pas un hasard si la frontière du titre est désignée à la fois en anglais et en espagnol, au singulier et au pluriel, ligne-frontière et espaces-frontières, comme si elle ne pouvait être articulée uniquement dans l'une des deux langues, exemplifiant à elle seule cette réalité nécessairement plurielle.

I Conclusion

Gloria Anzaldúa nous pousse à réfléchir à nos positionnalités, à leurs conséquences et aux possibilités qu'elles ouvrent. En donnant voix à des expériences, des identités, des subjectivités qui ont été historiquement marginalisées, elle soulève des questions politiques de capacité d'agir et de reformulation de soi et du monde. Les outils théoriques et politiques qu'elle développe dans *Borderlands/La Frontera*, et ailleurs dans ses écrits, apparaissent toujours aujourd'hui comme de puissants vecteurs de transformation de nos réalités sociales, individuelles et collectives, quelles que soient les frontières que nous passons et repassons. •

Glossaire

deslenguadas : insolentes, celles dont la langue a été arrachée (Anzaldúa joue très probablement sur les deux sens du terme).

somos los del español deficiente : nous sommes celles et ceux de l'espagnol déficient.

burla : raillerie.

somos huérfanos : nous sommes orphelin.e.s.

la tierra se puso bien seca y los animales comenzaron a morir de se' : la terre est devenue toute sèche et les animaux ont commencé à mourir de soif.

mi papá se murió de : mon père est mort de.

dejando a mamá : en laissant maman.

yo fui la mayor, tenía diez años : c'était moi l'aînée, j'avais dix ans.

el ganado : les bêtes.

se cayeron : elles sont tombées.

en las pastas : dans les pâturages.

panzas blancas : panses blanches.

el siguiente año : l'année suivante.

mi pobre madre viuda : ma pauvre mère veuve.

gabacho : blanc, « anglo ».

no hablaba inglés : elle ne parlait pas anglais.

terreno : terrain.

la migra : la police de l'immigration.

del otro lado : de l'autre côté.

sin papeles : sans papiers.

se lo llevaron : ils l'ont emmené.

mestiza : métisse.

necesitamos teorías : nous avons besoin de théories.

alma entre dos mundos, tres, cuatro, / me zumba la cabeza con lo contradictorio. / Estoy norteada por todas las voces que me hablan / simultáneamente : âme entre deux mondes, trois, quatre, / ma tête bourdonne de contradictions. / Je suis guidée par toutes les voix qui me parlent / simultanément.

Ma traduction de l'espagnol *norteada* diffère de celle proposée dans le numéro des Cahiers du CEDREF précédemment cité : j'ai choisi de traduire *norteada* par « guidée » (en restant fidèle à la racine *norte* qui fait référence à la direction) plutôt que par « désorientée » (la confusion étant au mieux sous-entendue).

callejera : errante.

una cortacalles : une nomade.

¹ Le terme *chicano/a* a été adopté et resignifié à la fin des années 1960 dans le cadre du *Chicano Civil Rights Movement* qui visait à ouvrir aux populations mexicaines-américaines un espace de développement pour différentes identités culturelles et politiques en insistant notamment sur leurs racines indigènes non-blanches. Sur le plan politique, le Mouvement *Chicano* était organisé en opposition à l'État-Nation états-unien (visant en particulier le capitalisme et les structures d'exclusion produites par le racisme) et incluait le droit agraire, le droit à l'éducation, la lutte pour une réforme migratoire ainsi que l'ouverture de départements universitaires d'Études Chicanas (voir Bacchetta Paola,